



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MÔDES.

MODES.

Les ouvrages en laque sont toujours très à la mode. On exécute dans ce genre de travail les plus jolis petits meubles et objets de fantaisie, corbeilles, boîtes à ouvrage, à gants, à cachemires, etc. Ce dernier article est devenu indispensable, particulièrement pour les cadeaux de noccs. Les cachemires, qui, autrefois, se plaçaient au fond de la corbeille, s'offrent maintenant dans d'élégantes caisses de la grandeur des schalls pliés en huit. On en fait en palissandre ornés d'incrustations qui sont d'un grand prix. L'intérieur est doublé en satin, piqué en sachet, et parfumé. Sur le couvercle, le nom de la personne à laquelle il est destiné, inscrit en riche travail analogue au genre du coffre. Les laques de Chine sont extrêmement recherchées pour cette destination. On en emploie aussi beaucoup pour de petites tables à thé, à ouvrage, etc.; mais un nouveau travail en imitation de laque du Japon, se fait remarquer par sa supériorité, ses dessins

d'une fraîcheur charmante, et le précieux avantage de ne point s'endommager comme les autres laques par le contact d'objets trop durs ou trop humides. Un superbe assortiment d'articles dans ce dernier genre, se trouve chez M. Robin (rue Choiseul, n^o 2, au coin du boulevard); on y voit des coffres dans toutes les plus jolies formes, des encriers, des tables, et surtout des plateaux à thé qui sont magnifiques; les uns sur fond noir, les autres verts ou aventurine. Toutes les plus nouvelles inventions en travail sur bois, sur terre, peinture, chiffonnage, décalage, etc., se trouvent dans les jolis magasins que nous citons, et que nous recommandons particulièrement dans un moment où tous ces genres d'ouvrages sont à la mode, et se trouvent expliqués et démontrés le plus clairement possible, dans un petit volume qui se trouve également chez M. Robin, et que nous avons déjà annoncé. Ce volume, intitulé *de l'Art des Peintures sur bois, etc.*, renferme tous les documents nécessaires pour imiter les laques, les

étrusques, les applications de tout genre. Les planches gravées et coloriées qu'il présente, ajoutent encore à l'éclaircissement des explications, et font de ce recueil un Musée des plus gracieux travaux de femme.

CORSETS. — L'emploi des corsets mécaniques de M. Josselin se multipliant tous les jours avec de nouveaux succès, nous rappellerons leurs précieux avantages dans un moment où les genres de toilettes de campagne semblent nécessiter encore moins de contrainte dans la manière de s'habiller. Sur ce point, les corsets Josselin remplissent toutes les conditions par la promptitude avec laquelle on peut les mettre et s'en débarrasser. Ils conviennent particulièrement pour monter à cheval; les lacets se desserrant graduellement selon l'impression du mouvement, et le corset pouvant s'enlever instantanément en cas d'accident. Il suffit de la seule pression d'un ressort pour qu'il se détache du haut en bas, à l'instant même. Ces corsets se trouvent toujours chez MM. Josselin, Pousse et C^{ie}, rue Bourbon-Villeneuve, n° 28.

LINGERIE. — Rien n'est joli comme les chemises de nuit que l'on fait aujourd'hui, forme peignoir, ouvertes jusqu'au bas de la poitrine, et là, garnies d'un petit jabot en batiste plissée, bordée d'une valenciennne; un grand collet carré rabattu, garni de la même manière, et autour du cou une rangée de batiste formant ruche; même répétition au bas des manches, qui sont larges et montées sur un étroit poignet. Les deux côtés du devant de la chemise, les poignets, le tour du collet, sont souvent ornés d'une petite broderie. Alors la dentelle est posée à plat, et non au bord d'une garniture. Ces chemises sont en batiste, en jaconas ou en percale; ces dernières, les plus négligées, ne sont entourées que d'un large ourlet piqué et d'une ruche plissée autour du cou. Sous cette dernière garniture on noue souvent une petite pointe de foulard.

— Les garnitures des bonnets de tulle et de mousseline sont toujours étroites. les fonds des bonnets collans sur la tête. Les bonnets du matin ont quelquefois, au lieu d'une ruche pour garniture, une double rangée de dentelle. Quant aux rubans, ils se placent de mille manières; les uns, très-simples, forment deux cercles autour de la tête, et se nouent sur le côté; d'autres se découpent en feuillage, et traversent le front. On fait aussi des espèces de petites cocardes froncées en ruban de gaze rose glacé; ces cocardes réunies l'une près de l'autre, forment une espèce de guirlande de roses sans feuilles que l'on place sur le front et qui soutient une garniture en point d'Angleterre. Ce dernier genre est habillé, et peut même se porter en soirée.

— On double en soie rose beaucoup de pélerines en mousseline brodée; quand elles sont festonnées au bord, la doublure doit être découpée avec le feston, ce qui donne beaucoup d'embarras pour les blanchir, aussi préfère-t-on les garnir en dentelle. Les mantelets de mousseline et tulle brodés, peuvent également se doubler, et se garnissent sur le devant, d'une ruche réunie par des nœuds. Beaucoup de femmes préfèrent aux ruches, une petite dentelle cousue à plat, et assortie à la haute dentelle qui garnit la partie extérieure de la péleriné.

— Dans les broderies au plumetis on voit beaucoup de pois extrêmement petits et rapprochés. Ce genre fait très-bien.

— Des chapeaux en mousseline claire sont brodés en petites colonnes s'élargissant depuis le tour de la tête jusqu'au bord de la passe où elles s'arrêtent sous une guirlande qui est autour. La forme du chapeau est aussi entourée de deux ou trois guirlandes. Des fleurs d'une nuance très-tendre ou des rubans de gaze glacés forment les garnitures de ces chapeaux. Nous en avons vu un très-joli, doublé de rose et orné sur le côté d'une seule rose rosée entourée de boutons. La forme de

la tête était ronde, et les brides étaient attachées sous un nœud qui se trouvait au sommet.

ROBES. — Les robes en foulard deviennent de plus en plus nombreuses; les fonds noirs ou verts sont préférés, et les bariolages qui les couvrent sont de toutes nuances; la légèreté et la souplesse de cette étoffe la rendent parfaite pour cette saison. On porte avec ces robes beaucoup de mantelets en dentelle noire, doublés ou non.

— Les redingotes en gros d'été uni doivent être garnies de blonde pour être à la mode.

— On fait aussi des mantelets en étoffe pareille à la robe; mais pour qu'ils ne soient pas lourds, on les garnit de dentelle noire; d'autres sont découpés à dents tout autour; quelques-uns même ont une garniture pareille.

— Les gros de Naples peints sont toujours de très-bon goût, mais ne s'aperçoivent que chez les femmes les plus élégantes.

— Pour les négligés du matin on met beaucoup de blanc.

— Les nuances grises sont nombreuses et tout-à-fait de mode.

FANTAISIES. — On noue autour du cou des rubans chinés garnis tout autour d'une petite dentelle noire.

— Les ceintures sont très-bariolées; la plupart chinées en diverses couleurs sur des fonds très-sombres.

UN

CONTE MYTHOLOGIQUE.

Sur la plus haute montagne de l'antique Drymodie, ce pays des chênes à qui longtemps après Arcas donna son nom, un enfant jouait au soleil du matin, tantôt jetant sa voix joyeuse à la nymphe Écho

qui redisait ses chants, tantôt se plaisant à effrayer les chèvres sauvages dont la tête hardie se montrait de loin en loin, penchée au revers des collines.

Fils d'une nymphe, il ne lui semblait pas que Pan, dieu de ces montagnes, voulût le punir et de ce qu'il fatiguait la voix d'Écho, jadis ses amours, et de la liberté qu'il prenait de faire peur aux chèvres que le dieu rustique protège.

Audacieux comme tous les enfans de nymphes, insouciant comme tous les enfans de son âge, le jeune Tirésias, emporté par le plaisir, ne songeait pas même qu'à défaut de Pan, Mercure pût paraître, Mercure né sur ce mont et défenseur naturel de ses hôtes.

Tirésias venait d'arracher à un chêne la plus verte et la plus droite de ses branches. Armé de cette baguette, il fustigeait les chèvres, ou bien il cinglait les dieux de l'air, qui poussaient un soupir aigu, soupir que la voix d'Écho répétait faiblement.

On croit que ce jour-là Pan ne se trouvait pas sur le mont Cyllène.

A la fin, lassé de jeux, l'enfant s'assit au pied d'un arbre. Il allait s'y abandonner au sommeil, lorsque, devant lui, à travers l'herbe épaisse, il entendit courir et vit chatoyer aux accidens du soleil les écailles frémissantes de deux serpens. Ayant observé lequel des deux était la femelle, l'enfant la tua d'un coup de la baguette qu'il tenait à la main.

Un dieu le toucha, Mercure *caduceator* sans doute, et d'homme qu'il était, Tirésias devint femme.

Sept ans plus tard, vers le midi, une dispute ébranlait les voûtes de l'Olympe. Cependant la dispute n'avait lieu qu'entre deux personnes; mais c'étaient un homme et une femme, un roi et une reine, un dieu et une déesse, tous deux époux; la femme ayant la voix forte, et le mari étant le souverain maître du tonnerre. Jupiter et Junon se disputaient à propos du bonheur.

« Je vous dis, madame, criait Jupiter, que je suis cent fois plus heureux que vous ! »

— Je vous dis, monsieur, criait Junon, que ma félicité est incomparablement plus grande que la vôtre !

— Vous êtes folle, de me contester mon bonheur, riposta Jupiter hors de lui.

— Je ne nie pas que vous ne soyez heureux, reprit Junon en versant des larmes de colère, mais ne me niez pas non plus que je sois souverainement heureuse.

— Mais, dit le roi...

— Mais, dit la reine...

— Expliquons-nous sans nous fâcher, reprit le dieu, dont les regards lançaient des éclairs terribles.

— Je le veux bien, ajouta la déesse avec emportement ; soyez raisonnable, si cela vous est possible. Que prétendez-vous ?

— L'époux répondit : Je prétends que l'homme est incontestablement plus heureux que la femme.

Junon demanda : Que *sa* femme ?

— Que *la* femme, repartit Jupiter. Comprenez donc que je parle ici des femmes en général. Nous sommes, nous, hommes, plus heureux que vous n'êtes, vous, femmes. Est-ce clair, cela ?

— Je ne conviendrai jamais d'une pareille sottise. La plus grande somme de bonheur est de notre côté !

— Du nôtre !

— Vraiment ! Pour nous surpasser en bonheur, messieurs, qu'avez-vous donc de si beau ?

— La force ! Et vous, mesdames, pour vous croire plus heureuses que nous, qu'avez-vous donc de si fort ?

— La beauté !

— Diable ! » dit Jupiter.

Et le maître du tonnerre se gratta l'oreille, comme ferait un maître d'école de village à qui ses élèves proposeraient d'expliquer Ésope en grec.

Junon triomphante, regardait son époux

avec cet air de satisfaction hautaine, qu'une victoire imprévue donne au visage même des dieux. De sa main gauche fièrement posée sur la tête de son paon, elle effeuillait un lis autrefois jaune, tandis que sa main droite essayait de dérober la foudre endormie de Jupiter.

Jupiter devina son projet, et, pâle de fureur, il ressaisit son tonnerre. Cela fait, il dit le plus doucement qu'il put : « La force tue, madame, et la beauté sauve... cette arme n'est pas faite pour vous ; jouez avec votre paon.

— Le sot ! » murmura Junon.

Jupiter n'entendit pas. Alors son attention était tournée vers une femme qui grimpait péniblement le mont Cyllène, en Drymodie. Cette femme avait quelque chose d'étrange dans ses mouvements. Une sorte de brusquerie, peu en rapport avec l'élégante douceur naturelle à son sexe, imprimait à toute sa personne je ne sais quoi de sauvage qui étonnait et déplaisait au premier coup-d'œil. Mais à force d'étudier cet être bizarre, on finissait par trouver à cette même rudesse un certain mérite d'originalité dont les hommes ne sont pas tous dédaigneux.

Il paraît que cette femme, ainsi faite, ne déplut pas excessivement à Jupiter, car il fit tout bas cette réflexion : « Voici une amazone qui n'est pas mal du tout. »

Junon bondit sur son trône d'or : « Une amazone ! s'écria-t-elle ; mais, en vérité, vous n'avez souvenir de rien. Votre amazone prétendue n'est autre que le fils de la nymphe Chariclo, ce pauvre Tirésias, qui était fort gentil garçon avant sa métamorphose.

— Tirésias ? dit Jupiter. Je crois en effet me rappeler...

— C'est Mercure qui l'a changé en femme ; il y a sept ans de cela ; je m'en souviens comme d'hier. Tirésias était à la même place où le voici... »

En ce moment la jeune femme du mont Cyllène s'assit pensive au pied d'un arbre.

« Ayant observé lequel des deux ser-

pens était la femelle, l'enfant la tua d'un coup de baguette... »

La jeune femme, à travers l'herbe épaisse entendit courir et bientôt vit chatoier aux accidens du soleil les écailles frémissantes de deux serpens; ayant observé lequel des deux était le mâle, elle le tua.

— Le pauvre enfant la tua d'un coup de la baguette qu'il tenait à la main, reprit Junon...

— Assez ! cria Jupiter en interrompant son épouse; j'ai des projets sur cette femme. Regardez !

Junon regarda; la femme du mont Cyllène, qui avait disparu, venait de faire place à un jeune et charmant garçon de vingt-cinq ans, portant une belle barbe noire.

« Ou je me trompe, s'écria Junon, ou ce jeune et gentil brun, c'est Tirésias redevenu homme !

— Maintenant, dit Jupiter, nous allons savoir qui de nous deux a raison ?

— Raison sur quoi ? demanda la déesse.

— Vous allez l'apprendre, » répondit le dieu.

Ces mots achevés, il dit un mot à l'oreille de son aigle, qui, rapide comme la pensée, s'abattit soudainement sur le mont Cyllène, saisit Tirésias entre ses serres puissantes, l'enleva malgré ses cris, et le déposa plus mort que vif sur les premières marches du trône de Jupiter.

Junon fit signe à Ganimède de verser au nouveau venu un verre de nectar. L'échanson céleste eut grand soin de ne pas lui servir le nectar rouge dont parle Homère, le seul breuvage qui pût être goûté par la bouche immortelle du maître; mais il puisa à la source d'un nectar mêlé d'eau, sorte d'abondance dont Junon avait coutume de régaler les demi-dieux. Il en versa rasade à Tirésias, qui, après boire, se trouva le plus vaillant et le plus vigoureux des hommes.

« Approche ! lui cria Jupiter.

— Eh mon Dieu ! s'écria Junon à son

tour, votre intention serait-elle de faire du mal à ce jeune mortel ? je le prends sous ma protection, je vous en préviens. »

Jupin sourit dédaigneusement. « Ce mortel, dit-il, n'a rien à craindre de moi, madame. Ce que j'ai à lui demander est fort simple. — Tirésias ?... »

— Grand Jupiter...

— Ce matin, Junon et moi nous avons eu une dispute; cette dispute de ce matin nous l'aurons sans doute ce soir encore, si tu n'y mets bon ordre, car toi seul peux trancher la difficulté qui excite nos querelles de ménage. Voici l'affaire : Lequel, à ton avis, est le plus heureux de l'homme ou de la femme ? parle sans crainte et ne ments pas.

— Mais... dit Tirésias.

— Pas de subterfuges ! tu as été homme et femme tour-à-tour, et tu dois savoir ce qui en est. Réponds-moi ? »

Tirésias baissait la tête, fort embarrassé qu'il était de décider cette difficile question.

« Je te demande, reprit Jupin d'une voix tonnante, lequel est le plus heureux de mon sexe ou de celui de ma femme ?

— Le sexe du grand Jupiter et le sexe de la grande Junon sont deux sexes souverainement heureux, » répondit le tremblant mortel.

Jupin fronça les sourcils. Le ciel et la terre tremblèrent.

Junon soupira d'une voir douce et carressante : « N'irritez pas mon époux, cher Tirésias... répondez sans peur et sans feinte. N'est-il pas vrai, vous qui avez été femme, et une très-jolie femme, que notre sexe est beaucoup plus heureux que celui dont vous faites partie maintenant ?... »

Cependant Jupiter continuait à ébranler le monde par le froncement de ses deux sourcils.

Tirésias, par un geste timide de sa main, déclara qu'il allait enfin décider la question. Les cieux et la terre firent silence.

« Grande déesse, dit-il en se tournant vers Junon, vous êtes mère; vous avez eu quatre enfans?... Quelqu'un d'entre eux vous a-t-il manqué d'obéissance et de respect?

— Oui, dit Junon, très-souvent; Mars surtout. Quant à Vulcain, je n'ai pas à m'en plaindre; il a même voulu me détacher de la chaîne où mon mari m'avait suspendue entre le ciel et la terre; Vulcain est un bon fils. Lucine et Hébé ne m'ont pas non plus donné trop de sujets de plainte. Mais Mars, oh! Mars m'a souvent mécontentée.

— Et alors que faisiez-vous? grande déesse.

— Je pleurais, Tirésias.

— Et vous consoliez-vous bientôt?

— Mes pleurs coulaient long-tems, Tirésias; il faut être mère pour savoir ce qu'on souffre quand un enfant nous outrage...

Tirésias s'inclina profondément devant la majesté terrible de Jupin.

« Grand Jupiter, dit-il, vous êtes père d'une nombreuse famille?... »

Le dieu se prit à rire dans sa barbe.

« Parmi vos nombreux enfans, continua Tirésias, en est-il beaucoup qui vous aient manqué d'obéissance et de respect?

— Des milliers, répondit Jupin.

— Et alors que faisiez-vous, grand Jupiter?

— Je les châtais, mon ami.

— Et pleuriez-vous?

— Tu te moques! est-ce qu'un homme pleure?... »

— En ce cas, dit Tirésias, la question est jugée: l'homme est évidemment plus heureux que la femme. »

Jupin, satisfait de cette réponse, récompensa Tirésias par le don de prophétie; puis encore, voulant lui procurer un bonheur digne de la sentence qu'il venait de rendre, il lui accorda une existence sept fois plus longue que celle des autres hommes.

ÉLÉONORE DE VAULABELLE.

LA ROBE DE PUDEUR.

Est-ce qu'il ne vous est pas resté d'elle un souvenir? un bon, un pur, un noble souvenir?

Mais, de ce tems-là à ce tems-ci, quelle distance, mon Dieu!

Pour vous, pour moi, pour tous, sa présence alors semblait donner je ne sais quel surcroît de poésie et de parfum, maintenant disparu, au petit balcon chargé de fleurs où elle travaillait à l'aiguille, en chantant d'une voix douce près de la cage de son oiseau. C'était un de ces tableaux flamands, inspirés par la Bible, qui font rêver et sourire. Les cloches roses de la capucine, les grappes tremblantes du chèvrefeuille, et les thyrses odorans du genêt d'Espagne, l'encastraient et la couronnaient comme une sainte: on eût dit une fée dans un arc-en-ciel de fleurs. On devinait au repos de sa charmante physionomie d'enfant, qu'une bonne pensée préoccupait délicieusement son âme. Elle ne nous voyait pas; elle songeait à sa mère.

Elle songeait à sa mère! aujourd'hui, n'allez pas lui en dire le nom: épargnez lui un remords. Sa pauvre mère!

Aussi, Jean le charron, Marc le vétérinaire, Louis le meunier, Frémin le garde champêtre, et moi qui faisais des paniers au pays, toutes les fois que l'un quittait sa forge, l'autre ses chevaux, celui-ci son moulin, que les eaux de l'Oise faisaient marcher seul, Frémin son fusil, et moi mon oseraie, avec quel plaisir nous allions nous rejoindre pour parler d'elle, de commun accord, sans trouble et sans jalousie, car il était impossible de la voir sans l'aimer, et d'en parler sans en dire du bien. On ne pouvait se disputer à ce sujet, fût-on des plus ardens et des plus amoureux. Un seul regard de coquetterie, un symptôme de préférence, la moindre démarche ha-

sardée eût suffi pour nous convertir en rivaux. Elle n'y songeait pas : elle s'occupait de sa mère.

Aujourd'hui, dans le petit cimetière du village, il y a un endroit couvert de ronces, contre le pan de mur qui est tombé; lorsque les ânes des jardinières qui portent des fleurs à la ville trottent dans le petit sentier qui longe de Charrière à Beaumont, ces pauvres bêtes alongent leurs lèvres pour arracher un chardon ou deux en passant, et reprennent leurs pas sous les coups en faisant crier les paniers criblés de giroflées et de roses dont ils ont leur charge...

C'est là qu'est oublié le tombeau d'une mère!

La jeune fille a laissé tomber sa robe de pudeur. Elle est maintenant à la grande ville, la première en audace parmi les moins timides, en avant sur le chemin du vice; et sous le satin, sous les fleurs artificielles, avec du corail au cou, au bras, dans les cheveux, faisant peine à cause de sa turbulence et de ses éclats à tous ceux qui l'ont vue douce et riante sous les ombrages honnêtes des petit bois de Beaumont.

C'est le même œil, mais ce n'est plus le même regard; c'est le même visage, mais ce n'est plus la même physionomie. Toutes les ames allaient à elle.

C'est cela qui a tué sa mère.....

L'ENTR'ACTE.

Revue des Théâtres.

TIVOLI. — Tivoli apparaît cette année dans tout l'éclat de ses soirées magiques, et l'intérêt de ses scènes guerrières, et l'attrait de ses charmantes promenades, où l'on retrouve la nature, le calme et la solitude, à côté du luxe des fêtes et des fanfares du champ de bataille.

Nous avons vu à Tivoli, dans le bombardement d'Anvers, un spectacle des plus curieux; il ne s'agissait pas là d'une petite décoration de théâtre, limitée de droite et de gauche par les châssis, arrêtée dans le haut par un ciel de toile. C'était une grande et belle forteresse, dont les remparts, plus hauts que ceux de Vincennes, réunissaient le feu de leurs obusiers sur une véritable armée, qui, manœuvrant dans la plaine, contenue par le feu de son artillerie, donnait l'image la plus parfaite de la guerre avec toutes ses beautés, moins les blessés, moins les malheurs qui la suivent. Derrière la forteresse; le rideau d'air était le plus pur ciel de printemps avec ses étoiles et une lune plus belle encore que celle de *Gustave*.

Ce beau ciel était sillonné par des milliers de bombes qui retombaient sur la forteresse, souvent il était obscurci par la fumée de la canonnade et de la fusillade. De braves cavaliers sautant avec leurs chevaux par-dessus les grenades, chargeant contre des explosions, s'éclairant d'une manière magique dans les feux croisés, rappelaient les fameuses charges de Murat contre les redoutes de la Moskowa; c'était un noble divertissement; on a tant applaudi que MM. Franconi le répéteront. Cette idée est heureuse.

— M^{me} Gardel, qui était, il y a vingt ans, une des plus célèbres danseuses de l'Opéra, vient de mourir à Paris, dans un âge très-avancé.

THÉÂTRE FRANÇAIS. — L'œuvre capitale de cette dernière quinzaine a été les *Fils d'Édouard*, par M. Casimir Delavigne. Il y a eu ovation au Théâtre Français; aussi la renommée portera au loin le succès de cette pièce.

OPÉRA-COMIQUE. — *Ludovic*, drame lyrique en deux actes, avait pour appuyer son succès le souvenir d'Hérold, qui n'eut que le tems de commencer la première partie de musique de cet ouvrage. M. Halévy, qui l'a continuée, n'a pas travaillé avec autant de verve et d'inspi-

ration sur un sujet commencé, et il ne pouvait prétendre à un mérite d'originalité; cependant le succès de la pièce a été complet. Le public y applaudit encore tous les jours; le quatuor du premier acte a produit de l'enthousiasme, et le jeu de M^{me} Pradher, de l'entraînement et de l'admiration.

L'AMBIGU-COMIQUE a montré le brillant *Festin de Balthazar*. Ce drame sacré, c'est le peuple de Dieu descendant de la Montagne, invoquant le Tout-Puissant, maudissant l'impure Babylone, et regrettant Jérusalem la sainte; c'est la Judée appelant Cyrus pour sa délivrance; c'est Sara dérochant son fils Mizail, l'unique rejeton de la famille de David, à la vengeance de Balthazar; c'est Balthazar perdant des batailles et se faisant expliquer ses songes par le prophète Daniel; c'est le festin splendide où la foudre vient éclairer l'inscription sinistre, et briser, au milieu d'une pompeuse orgie, cette puissance orgueilleuse qui se proclamait rivale de la puissance éternelle.

Pour compléter un drame sacré, ayez quelques décors représentant l'Euphrate, Babylone, le fantastique tableau de Martins, etc.; des costumes couverts d'or, des casques en or, des coupes d'or; mêlez le tout, saupoudré de chœurs chantant des cantiques, et servez votre drame sacré en cinq actes, sous le titre du *Festin de Balthazar*.

— On vient de lire aux jeunes Éléves de M. Comte un drame-vaudeville en trois actes et six tableaux, intitulé *l'Enseigne, ou la Destinée*, qui, dit-on, a produit sur ces jeunes imaginations un effet difficile à décrire; tout annonce un de ces succès d'affluence auxquels, depuis

la Première Faute, M. Comte paraît s'être accoutumé. L'auteur de ce nouvel ouvrage est un des pères de *la Première Faute*; augure favorable.

LES OEUVRES COMPLÈTES DE M. DE CHATEAUBRIAND se multiplient avec une étonnante rapidité; on compte que depuis cinq ans on en a imprimé plus de douze mille: c'est que, indépendamment du génie de l'auteur, on tient compte à l'écrivain de son courage à combattre pour nos libertés; on se rappelle surtout sa belle défense de la liberté de la presse, la plus vitale de toutes. Aussi applaudissons-nous à l'idée qu'ont eue MM. Pourrat frères, rue des Petits-Augustins, N° 5, de publier une édition in-8°, à 3 fr. 50 c. le volume, et de mettre ainsi le premier écrivain de notre époque à la portée de toutes les fortunes. La 5^e livraison est en vente.

Les mêmes éditeurs publient aussi, par souscription, LES OEUVRES COMPLÈTES DE BUFFON, qui jusqu'ici avaient été d'un prix trop élevé, vu surtout le nombre de volumes qu'avaient les précédentes éditions. Ces messieurs viennent de réunir dans 20 volumes in-8°, à 2 fr. chaque, tous les ouvrages de cet immortel écrivain. La 5^e livraison vient de paraître, et le public est à même de juger de son exécution remarquable. Les 206 planches sont divisées en 20 cahiers, et la totalité de l'ouvrage paraîtra dans l'année 1833. On souscrit chez les mêmes éditeurs; chez Furne, libraire, quai des Augustins, et Bazouge-Pigoreau, rue des Beaux-Arts, N° 14. La 6^e livraison de ces deux ouvrages paraît dans les premiers jours de Juin.

— Une de nos abonnées, au moment de partir pour la campagne, nous charge de prévenir nos dames qu'elle désire se défaire d'une TRES-BELLE et TRÈS-BONNE HARPE d'Erard.

S'adresser rue Richelieu, n° 47 bis.

A ce Numéro est jointe la planche 978.

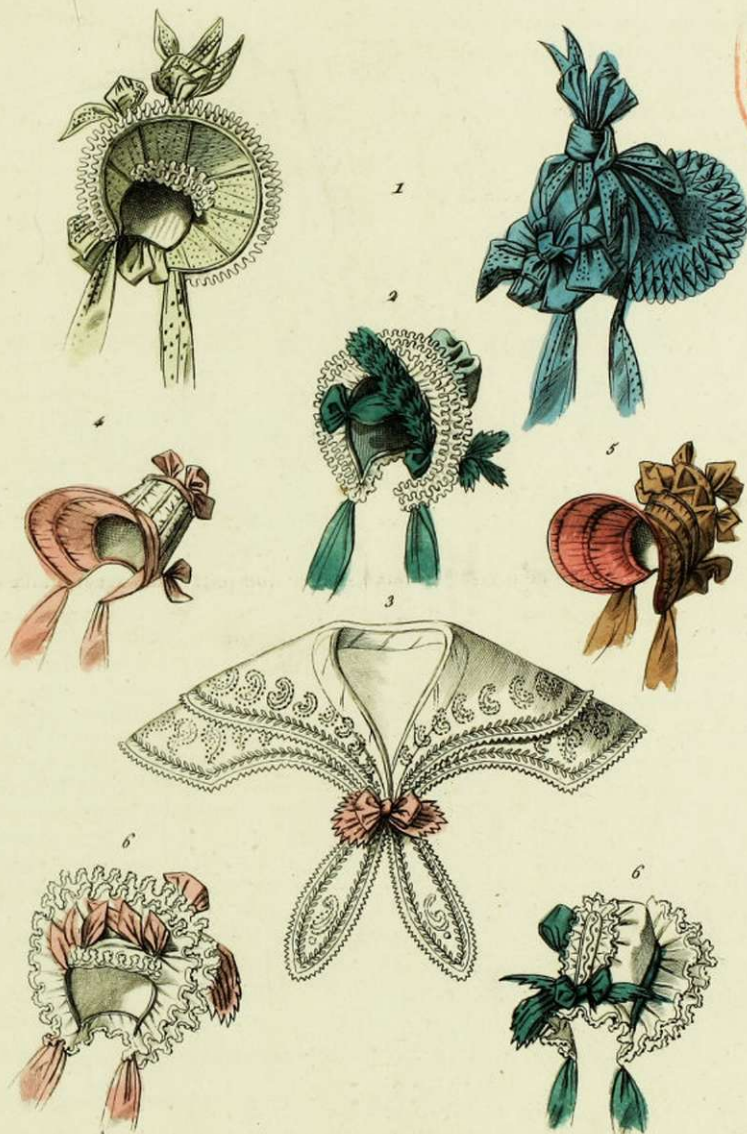
LE PETIT COURNIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 fr.—Département 9 fr. 50 c.—Étranger, 10 fr.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURNIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

15 Juin 1833.

N^o 121. 1980.

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N^o 2. 1^{er} près le passage de l'Opéra.
 1. Capote en Rubans des M^{mes} de M^{me} Angèle et C^{ie} rue de Châteaufort N^o 15. 2. Bonnet en
 mousseline des M^{mes} de la Belle Anglaise rue de la Saie N^o 20. 3. Caneton en mousseline
 des M^{mes} de M^{me} Sayan rue Vivienne N^o 13. 4. 5. Chapeaux d'enfant 6. Bonnet en tulle des
 M^{mes} de M^{me} Bonard rue St Denis N^o 368.



P
Ch
Re
de

Modes de Paris.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra.
 Chapeau en paille d'Italie coupée des M^{mes} de M^{me} Céline Martin place Vendôme
 Robe en gros de Naples chinée des M^{mes} de M^{re} Delisle façon de M^{me} Minette rue
 de Rivoli N.º 34.

Mess^{rs} F. S. & J. Fuller, N.º 34 Rathbone Place, London

Ayuntamiento de Madrid

ON
assez j
si c'é
couvri
des ba
d'ouve
pantal
si peu
tournu
aperce
gemen
fineme
généra
détail
et , ap
tenue
de les
chez e
Cep
révolu
échapp
ressé ;
les acc